



U
N
E
CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan

SAMBA MAUDITE




P.O.L

Extrait de la publication

SAMBA MAUDITE

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004
LES JAPONAIS, 2004
L'AUTEUR DE POLARS, 2005
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005
CRUELLE TÉLÉ, 2005
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2005
LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006
LA LÉGION D'HONNEUR, 2006
CHAIR AUX ENCHÈRES, 2006
LES COPROPRIÉTAIRES, 2007
ADIEU LES PAUVRES, 2007
DU CARNAGE À LA UNE, 2007
BREF MARIAGE, 2007
AU CIRQUE LES ORPHELINS, 2008
L'EXAMEN DE CONDUITE, 2008
SHOPPING SANGLANT, 2008
ESPION ES-TU LÀ ?, 2008
DÉMÉNAGEMENT SANS MÉNAGEMENTS, 2009

Raphaël Majan



U
N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

SAMBA MAUDITE

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n’y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu’elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallace, avant d’assassiner lui-même pour mieux prouver l’efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-319-7
www.pol-editeur.fr

Rêveries nathalie-malicornéennes

Mardi 5 février 2008, comme souvent, le commissaire Wallace arrive le premier au bureau. Le fait est qu'il n'a pas de raison de s'éterniser chez lui où la solitude est le plus souvent sa compagne de lit. Pas une seule fois encore il n'est parvenu à emmener entre ses draps Nathalie Malicorne. La Guadeloupéenne est pourtant sa subalterne et ne fait preuve d'aucun puritanisme quand ce sont le divisionnaire Gou, le juge Aramandes ou même Montgomery, le propre fils adultérin du commissaire, qui lui réclament comme une faveur les derniers outrages. Wallace

est dans l'incertitude quant à la réussite des visées à caractère sexuel de Fagis, ce subordonné arriviste et détesté, mais il ne serait malheureusement pas invraisemblable que la jeune femme ait accepté d'un collègue ce qu'elle refuse à un gradé, comme si la hiérarchie policière n'était qu'une fiction n'ayant prise que sur les heures de travail et laissant chacun libre de s'exprimer à son goût dans sa vie privée. Ce n'est pas ainsi qu'on fait carrière. D'un autre côté, Nathalie Malicorne s'étant attachée la protection de Gou, pour qui Wallance lui-même n'est qu'un subalterne, le commissaire n'a même pas la satisfaction d'imaginer qu'il pourra réduire à néant sans effort la vie professionnelle de la Guadeloupéenne. Il faudra se donner du mal et, quitte à s'en donner, autant que ce soit pour en tirer la jouissance rêvée plutôt que pour s'en séparer définitivement.

Martine, pour sa part, ne demanderait pas mieux que de partager, à l'occasion, les nuits de Liberty (on sait que ce surnom qui l'agace lui vient d'un médiocre jeu de mots médiocrement cinéphile qui le rattache au film de John Ford *L'homme qui tua*

Liberty Valance). Mais lui-même ne tient plus trop à gâcher son sperme avec la femme de Lavraut. Non pas qu'il ait des scrupules vis-à-vis de son fidèle collaborateur : au contraire, c'est pour permettre le rabibochage du couple qu'il a la première fois « mis la main à la pâte », selon l'expression peu glorieuse qu'on trouve dans ses carnets arrivés en ma possession et qui donnerait quelque crédit à la misogynie qu'on lui prête et dont il se défend tant bien que mal¹. Mais la conscience qu'il a apportée à la réconciliation du couple Lavraut a débouché sur la naissance d'Anne² et, depuis qu'il est père, même si les choses ne sont évidemment pas officielles, le commissaire voit la vie familiale d'un autre œil. Que Charlotte et Emily Lavraut, onze et huit ans, soient privées de leur mère une nuit ou deux parce que celle-ci trompe leur père, Wallance s'en fiche. Mais que pareil drame survienne à Anne qui aura quatre ans à la fin de l'été, et il lui semble que c'est le traumatisme obligé, la pauvre malheureuse

1. Voir *Chez l'oto-rhino*.

2. Voir *Accouchement charcutier*.

contrainte à une vie au rabais. Ce n'est pas ce qu'on souhaite à son enfant.

Bien sûr, de temps en temps, le commissaire est forcé de céder à Martine qui menace sinon, contradictoirement, de lui refuser de voir sa fille et d'avouer à Lavraut qu'il lui faut en rabattre quant à la paternité de sa cadette, et ce sont autant d'occasions, pour Wallance qui se flatte d'être si cultivé dans un milieu où on l'est si peu (car Gou lui-même n'a qu'un vernis, aucune culture de fond), de constater la justesse des remarques sentimentales de Racine et de Proust : pourquoi faut-il donc qu'on recherche toujours à emmener dans son lit qui ne veut pas s'y rendre tandis qu'on est par ailleurs attaqué de toute part pour mettre les reins dans des draps où on n'a que faire ? Il n'est pas certain que les auteurs respectifs d'*Andromaque* et *À la recherche du temps perdu*, si on leur demandait leur avis, trouveraient leur œuvre si judicieusement résumée en ces termes par un être si cultivé, mais leurs disparitions précoces empêchent qu'on se livre à leur endroit au moindre interrogatoire.

Quoi qu'il en soit, s'étant libéré de Martine sans avoir pu s'enchaîner à Nathalie Malicorne la nuit du 4 au 5 février, le commissaire, comme il vient d'être dit, arrive le premier au bureau ce mardi.

C'est un calcul, car il ne tient pas à ce qu'on le voie pénétrer dans le commissariat avec une valise, fût-elle à moitié vide. Il la cache dans un de ses placards dès qu'il est seul dans son bureau, mais, comme ces placards sont pleins, il doit en extraire un volume assez consistant de dossiers pour faire de la place et les dépose sur sa table comme s'il était en plein travail bureaucratique qu'il déteste ou qu'il se replongeait par acquit de conscience dans de vieilles affaires irrésolues, celles-ci n'étant au demeurant pas légion vue sa façon bien personnelle et statistiquement on ne peut plus efficace de résoudre les assassinats qu'on lui propose et ceux qu'il propose lui-même à la sagacité de la nation. On sait que Wallance, pour le coup, n'hésite pas à mettre la main à la pâte quand il y a quelqu'un à tuer et qu'il n'est jamais en peine de nommer des assassins à ses victimes (lesquels sont donc des victimes aussi), parce que rien ne lui semblerait autant

aller contre sa tâche de défense et sécurisation de ses concitoyens que de laisser le moindre meurtre impuni : arrêter un criminel qui n'est pour rien dans le crime, ça ne fait de tort qu'à celui-ci ; laisser un innocent en liberté sous prétexte de justice, ce serait pénaliser la patrie tout entière et chacun de ses habitants, puisque les assassins ne pourraient l'interpréter que comme une carte blanche si aucune répression ne s'abattait après chacun de leurs actes. On peut bien sûr rêver d'un monde idéal où à chaque crime correspondrait immédiatement le bon criminel, mais, dans ce monde de pur fantasme, il n'y aurait pas de raison non plus que Wallance ne couche pas avec Nathalie Malicorne chaque fois qu'il en a envie et qu'il puisse éviter Martine chaque fois qu'il n'en a pas envie. On n'en est pas là.

Le commissaire a un mobile bien précis pour avoir toutes ces idées nathalie-malicornéennes à l'esprit aujourd'hui. Pour mieux séduire la Guadeloupéenne, il s'est en effet mis en tête il y a quelques mois de s'inscrire à un cours de danse afro-brésilienne, en vérité de samba. Il suppose que

les natives des îles ont un goût particulier pour le rythme et redoute que ce soit son aspect trop évidemment intellectuel qui tienne à distance son amante souhaitée (il serait le premier surpris si de belles âmes jugeaient bon de lui reprocher son pré-supposé comme un racisme). Normalement, les séances ont lieu le soir, deux fois par semaine, et il n'a pas trop de mal à s'y rendre incognito. Mais aujourd'hui, en raison du carnaval en l'honneur de qui le soir est réservé pour un bal costumé à la mode carioca (adjectif formé sur Rio de Janeiro comme il a appris à ses cours, n'ayant pu s'empêcher de faire faire des progrès à son intellect avant d'en avoir obtenu de visibles dans le reste de son corps et la manière de le déhancher avec grâce), le cours a lieu à quinze heures. Ce n'est pas commode mais ça l'ennuie de le rater, ayant payé pour.

En outre, il a une question à régler avec Augustin Grigalbous. C'est une jeune recrue qui est un peu le souffre-douleur du commissariat sous prétexte que son poids excède largement et celui de ses collègues et celui qu'est censé atteindre un garçon de vingt-deux ans et un mètre soixante et onze. Sem-

blable à tous les souffre-douleur du monde, au lieu d'au moins profiter de sa triste situation pour se permettre de confortables impairs au règlement (puisque'il sera puni à sa façon de toute manière), Augustin Grigalbus met son point d'honneur à ce qu'on ne puisse rien lui reprocher, à part son embonpoint qui n'est pas un motif de sanction officielle, et arrive dans les premiers chaque matin. Au contraire, naturellement, c'est une occasion supplémentaire de le martyriser, comme s'il choisissait d'être un fayot. Le décrivant dans un de ses carnets, le commissaire emploie d'abord l'expression « lèche-cul » avant de la biffer soigneusement, quoiqu'elle reste lisible, la critique génétique permettant d'expliquer aisément que le mot, pour une raison que chacun comprendra, lui évoque trop clairement Nathalie Malicorne et tout ce qui lui demeure inaccessible chez sa subordonnée.

Il veut parler discrètement à Augustin Grigalbus, ce qui ne lui paraît pas difficile vu le statut de paria du jeune homme. Mais peut-être que le commissaire a exagéré les avanies auxquelles celui-ci est en butte car ses collègues ne le lâchent pas

sans qu'Augustin Grigalbous s'en plaigne et Wallance, en définitive, n'a d'autre ressource que de le convoquer dans son bureau, ce qui assure la discrétion au contenu de leur entretien, pourvu que le jeune homme tienne sa parole, mais certes pas à son existence. D'un autre côté, la rencontre a lieu avant l'arrivée de Fagis et Nathalie Malicorne, et naturellement bien avant celle du divisionnaire pour qui prendre tous les matins un petit déjeuner avec force croissants et sans regarder au temps semble être la première mission à laquelle l'astreint son salaire royal.

Augustin Grigalbous est impressionné de se retrouver seul dans son bureau avec le commissaire Liberty lui-même, lui qui est gêné rien que d'être avec ses collègues de son grade. D'un autre côté, Wallance est le seul par qui il ne risque pas de se voir reprocher son poids excessif, vu qu'il est quand même moins gros que son supérieur.

– Alors, dit Wallance pour ne pas laisser cette impression qu'il pressent prendre corps chez son interlocuteur, vous êtes étonnamment gros pour votre âge.

Il lui semble que flotte ainsi dans la pièce l'idée que, à vingt-deux ans, lui-même était plus fin qu'une anguille, ou est-ce une limande ?

– C'est glandulaire, commissaire Liberty, dit Augustin Grigalbous.

Le jeune homme croit être poli et respectueux en s'exprimant ainsi, c'est un des éléments de son bizutage de lui avoir fait croire que Wallance raffolait de cette désignation alors qu'il hait immédiatement ceux qui l'emploient.

– Vous avez l'air grotesque, tout gros dans cet uniforme.

Le commissaire ayant un service à demander à son subordonné, la logique voudrait qu'il soit aimable avec lui, surtout quand on connaît le service. Mais, souvent, l'amabilité est au-dessus de ses forces, ça dépasse son intérêt, toute stratégie : il ne peut simplement pas feindre de manifester le moindre respect pour qui il n'en a pas. Et s'il devait en avoir pour ses subalternes, aussi bien il lui faudrait vénérer son supérieur qu'il méprise. Il y a parfois chez Wallance une honnêteté foncière, existentielle, qui lui complique la vie.

– Pardon, commissaire Liberty, dit Augustin Grigalbus. Mais j’ai satisfait aux critères, ajoute-t-il pour qu’on ne croie pas qu’il a bénéficié d’un passe-droit ou d’une protection particulière, ce que le pire des imbéciles aurait du mal à imaginer vu la manière épouvantable dont il est traité.

– Vous terminez à dix-huit heures, aujourd’hui, non ? dit Wallance.

– Oui, commissaire Liberty.

– Eh bien, quand vous vous changerez, j’aurai besoin que vous ne mettiez pas votre uniforme sous clé mais que vous me le remettiez. Il me sera utile pour la soirée, dit Wallance. Une mission spéciale, ajoute-t-il sans mentir ouvertement et pour couper court à toute velléité de refus ou d’interrogation de la part de son subalterne déjà suffisamment soumis pour que ça ne risque pas trop de se poser.

– Bien, commissaire Liberty. À dix-huit heures, dit Augustin Grigalbus.

– Naturellement, vous pouvez personnellement suer autant que vos glandes le réclament, mais rien de cet entretien ne transpirera au-dehors, compris ?

Et maintenant sortez, mon gros, dit Wallance, soulagé que l'affaire soit réglée et qui, pour qu'elle le soit parfaitement, aime autant que l'autre quitte son bureau avant que Fagis et Nathalie Malicorne l'y aient vu.

Il ne sait pas pourquoi, il redoute toujours leurs médisances. Pourquoi cette diablesse de Guadeloupéenne utilise-t-elle sa langue pour lui faire du mal alors qu'elle pourrait lui faire tant de bien ?

Racine, Proust, Wallance

– **B**onjour, commissaire Liberty, dit Fagis en entrant dans son bureau avant qu'Augustin Grigalbous en soit sorti.

– Bonjour, commissaire Liberty, dit Nathalie Malicorne dans exactement les mêmes circonstances et, comme chaque matin, ces arrivées simultanées sont un nouveau coup de poignard dans le cœur et le bas-ventre du commissaire à qui elle laisse supposer les pires débauches en son absence au cours de la nuit précédente.

– Bonjour, commissaire, dit Lavraut qui pousse la fidélité jusqu'à se distinguer de ses collègues par

une stricte appellation de son supérieur, dépourvue de toute volonté de nuire.

– Oui, commissaire Liberty. Je n'en parlerai pas, faites-moi confiance, commissaire Liberty, dit Augustin Grigalbous en partant enfin et laissant derrière lui un sentiment contraire à celui qu'il aurait voulu.

« De quelque manière qu'on le décrive, il n'est vraiment pas fin », le décrira Wallance dans un de ses carnets.

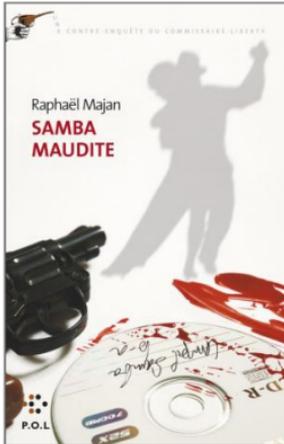
– De quoi parliez-vous avec le gros (car tel est le surnom d'Augustin Grigalbous dans le commissariat où l'imagination au moins nominative n'est pas au pouvoir), commissaire Liberty? dit Fagis. En tout cas, ce devait être des propos de poids, entre vous deux.

Nathalie Malicorne éclate de rire, ce qui serait agaçant même si Wallance n'entreprenait pas de coucher avec elle.

– Je parle de qui je veux avec quoi je veux, dit-il en une phrase qui n'est pas à l'honneur de la langue française qu'il prétend toujours défendre contre les atteintes des autres mais qui révèle le peu

Photo de couverture : Antonin Louchard
Conception graphique : Véronique Puvilland
Achevé d'imprimer sur Roto-Page en avril 2009
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2102
N° d'édition : 167782
N° d'imprimeur : 09XXXX
Dépôt légal : mai 2009

Imprimé en France



Raphaël Majan Samba maudite

Cette édition électronique du livre
Samba maudite de RAPHAËL MAJAN
a été réalisée le 15 juin 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2009 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846823197)
Code Sodis : N47146 - ISBN : 9782818012765
Numéro d'édition : 167782